

LA FIN DES MAMLOUKS ⁽¹⁾

PAR

S. A. LE PRINCE OMAR TOUSSOUN.

INTRODUCTION.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESDAMES ET MESSIEURS,

On est généralement sous l'impression que la carrière des Mamlouks se termina par le fameux Massacre de la Citadelle, le 1^{er} mars 1811; mais, tel n'est pas le cas; car, un nombre assez important parmi eux n'y fut pas compris, et passa, pendant une dizaine d'années après cet événement, par beaucoup de péripéties avant sa complète disparition. C'est surtout cette période qui est l'objet de ma présente conférence.

Lorsque Mohammad Ali se décida à se débarrasser des Mamlouks, son idée primitive était de le faire de la même façon qu'il agit, plus tard, avec les Albanais, soldatesque turbulente, sur laquelle on ne pouvait compter, et qui troublait plutôt qu'elle ne maintenait l'ordre public. En les envoyant au Soudan, il obtenait deux résultats : premièrement, il purgeait l'Égypte de leur présence; deuxièmement, il gagnait le Soudan, en comptant aussi qu'avec le temps, le climat meurtrier de ce pays les anéantirait.

Pour les Mamlouks, il voulait agir de même, lorsque la Sublime Porte lui confia le soin d'avoir raison des Wahabiyas. Il voulait les envoyer dans cette campagne de laquelle aucun d'eux ne serait revenu, même s'ils étaient victorieux. De même que pour les Albanais, il y trouvait deux avantages : premièrement, il se débarrassait d'eux; deuxièmement, il avait sous la main

⁽¹⁾ Communication présentée à l'Institut d'Égypte dans sa séance du 3 avril 1933.

une force armée toute prête, qu'il emploierait contre ses adversaires. Mais les Mamlouks ne se laissèrent pas prendre au piège, et après avoir accepté d'une façon vague d'y aller, ils refusèrent et se retirèrent du Caire. Après cela, Mohammad Ali n'eut d'autre ressource que de les détruire de la manière la plus avantageuse qu'il pourrait employer contre eux, et c'est alors qu'il eut recours au massacre qui eut lieu à la Citadelle du Caire, le 1^{er} mars 1811.

Ces détails se trouvent dans la correspondance de Mohammad Ali avec la Sublime Porte, consignée dans les archives de l'État, à la Citadelle, et dont j'ai eu connaissance.

NOMBRE DES MAMLOUKS.

Il est difficile de fixer exactement le nombre de Mamlouks qui se trouvaient en Égypte au moment de leur massacre à la Citadelle, le 1^{er} mars 1811. Mais, en examinant ce que les divers auteurs nous disent sur eux, j'arrive approximativement au chiffre rond de 3.000. Voici comment : dans le massacre de la Citadelle, les auteurs de l'époque nous disent que 470 furent tués; ceux-ci étaient évidemment les chefs, et nous pouvons bien admettre qu'en moyenne il se trouvait dans la maison de chacun de ceux-là deux autres Mamlouks qui furent tués dans le massacre général qui eut lieu dans le Caire, après celui de la Citadelle; donc, 940 ajoutés aux précédents seraient 1.410 ou 1.500 en chiffres ronds. Nous pouvons bien admettre que 300 furent massacrés dans les Provinces et que 200 se soient échappés en Syrie ou en Tripolitaine, puis la tuerie d'Esna qui en fit disparaître 400, ensuite ceux qui se retirèrent au Soudan encore 500, et finalement environ 100 qui se seraient cachés dans le pays et qui auraient disparu parmi les habitants. Nous avons donc $1.500 + 300 + 200 + 400 + 500 + 100 = 3.000$ Mamlouks.

Burckhardt (p. 13) nous dit que le nombre de Mamlouks contre lesquels Mohammad Ali avait commencé sa lutte pour la possession de l'Égypte, se montait à 4.000. Ceci remontant à l'époque où Mohammad Ali avait commencé à entrer sur la scène politique de l'Égypte, en 1805, on peut bien admettre qu'un millier d'entre eux avaient disparu par mort violente ou naturelle, jusqu'au moment du massacre de la Citadelle, le 1^{er} mars 1811.

On est généralement sous l'impression que cette milice n'était formée que de Circassiens; mais tel n'est pas le cas. Car, les voyageurs qui ont visité l'Égypte à plusieurs reprises, nous disent que le nombre d'Européens qui, après avoir embrassé l'Islamisme, y servaient, était fort considérable.

Depuis la prise de Constantinople, les marchands Génois ne pouvaient plus, comme autrefois, fournir aux Sultans d'Égypte de nombreux esclaves circassiens. Plus tard, les Turcs favorisèrent le transport en Égypte des prisonniers Hongrois, Valaques, Serbes et Bulgares, qui pouvaient s'enfuir de la Turquie d'Europe et regagner leur patrie. Ces mêmes voyageurs furent, de même, frappés du nombre d'Allemands, de Catalans, de Siciliens et d'Italiens qui avaient embrassé la religion musulmane et étaient incorporés parmi les Mamlouks, ainsi que les précédents.

Lorsque l'Armée Française quitta l'Égypte, un grand nombre de ses soldats restèrent dans le pays, et après s'être faits musulmans, s'enrôlèrent dans ce corps, ainsi que quelques prisonniers anglais de la malheureuse expédition de 1807.

AVANT LE MASSACRE.

En dehors de la raison pour laquelle Mohammad Ali voulait faire disparaître les Mamlouks, et qui l'obligeait à entrer en hostilités avec eux, il en survint encore une autre, qui ne fit qu'élargir le désaccord qui existait déjà entre les deux parties, et qui est la suivante :

La campagne projetée contre les Wahabiyas ainsi que les frais nécessaires au paiement de la solde des troupes et à l'administration du pays, obligèrent Mohammad Ali à imposer certaines réquisitions en nature, et à exiger la rentrée, aussi intégralement que possible, de l'impôt foncier. Les Beys Mamlouks, se considérant une classe privilégiée, et s'appuyant sur leur force, ne prêtèrent pas aux exigences de Mohammad Ali l'attention nécessaire; aussi, se décida-t-il, le 9 septembre 1808, à leur faire la guerre, et en ordonna les préparatifs, parce qu'il leur avait demandé plusieurs fois, et inutilement, le blé et l'argent qu'ils s'étaient engagés à lui livrer pour l'impôt foncier des villages dont ils avaient la jouissance. Cependant, des négociations eurent lieu, et il fut convenu que les Beys

donneraient, dans l'espace d'un mois, le tiers des revenus, se montant à 107.000 ardebs de blé.

Les Beys, qui voulaient gagner du temps, sans avoir réellement l'intention de s'acquitter, dépêchaient souvent au Caire des envoyés qui venaient assurer, de nouveau, Mohammad Ali de la soumission de leurs compagnons à ses volontés. Mais, les choses traînant en longueur à cause du retard que les Beys mettaient à payer les contributions, Mohammad Ali prit le parti de leur faire la guerre. Le 24 août 1809, les préparatifs étant terminés, il partit, accompagné de ses deux fils, Ibrahim Pacha et Tousoun Pacha, ainsi que de ses officiers, pour la Haute-Égypte. Sa troupe l'avait devancé de deux journées, à Bani-Souef. Les Beys ne croyaient pas que Mohammad Ali lui-même irait les attaquer, et étaient indécis sur le plan de conduite qu'ils devaient tenir à son égard. Les uns voulaient se soumettre et payer les redevances; les autres, retenus par la méfiance, refusaient de s'approcher du Caire. Lorsqu'ils virent Mohammad Ali et ses troupes devant eux, à Assiout, ils négocièrent, et, par l'entremise d'Osman Bey Hassan et de Mohammad Bey Mansoukh, il fut convenu qu'ils paieraient les impôts de leurs propriétés, et qu'ils viendraient au Caire. Après ces stipulations, Mohammad Ali partit d'Assiout, le 23 octobre 1809, et arriva, accompagné de ses deux fils et de son khaznadar, en 30 heures, au Caire.

Les Beys arrivèrent peu à peu de la Haute-Égypte. Mohammad Ali les accueillit bien, leur assigna des pensions et les combla de présents. Il offrit le revenu de la Douane de Boulak à Mohammad Bey Mansoukh, ou bien 600 bourses (L. E. 3.000) en équivalent.

Le 25 mai 1810, les Mamlouks arrivèrent à Dahshour, et quelques-uns d'entre eux : Shahin Bey, Osman Bey Youssef, ainsi que d'autres, allèrent saluer Mohammad Ali, à la Citadelle, qui les revêtit de pelisses. Il envoya aussi des présents à Ibrahim Bey El Kebir et à Selim Bey Mahramgi.

Le 11 juin 1810, le camp mamlouk fut placé devant Giza. La marche lente et timide des Mamlouks décelait assez leur crainte, et ils témoignaient une grande méfiance. Mohammad Ali était à Shoubra, où il avait réuni de l'infanterie et de la cavalerie; ces dispositions déplurent aux Mamlouks et éveillèrent leurs soupçons. Ils étaient inquiets sur les projets ultérieurs de Mohammad Ali, et n'avaient pas une grande confiance en ses paroles

pacifiques. Ibrahim Bey était sur ses gardes, et il avertit Shahin Bey et ceux qui étaient au Caire de prendre leurs précautions; ceux-ci quittèrent la ville et se retirèrent au camp mamlouk.

Après ce mouvement, qui annonçait une rupture ouverte, Mohammad Ali, encore à Shoubra, fut persuadé que la guerre était le seul parti qu'il eût à prendre, et il fit arrêter toutes les barques au Port de Boulak. Dans la soirée du 18 juin 1810, il se rendit à Giza, puis à Kirdassa, pour couper le passage à des Arabes qui allaient rejoindre les Mamlouks, et rentra le lendemain à Giza. Devant ce mouvement, les Mamlouks se retirèrent à Dahshour. Mohammad Ali fit marcher contre eux Hassan Pacha, Abdin Bey et Saleh Kog avec leurs troupes, tandis qu'Ahmed Agha Lâz et d'autres chefs se mirent avec leurs troupes dans des barques pour aller prendre possession des principales villes de la Haute-Égypte.

Hassan Pacha fit une attaque de nuit sur les retranchements des Mamlouks, et obtint un léger avantage sur ces derniers. Un Kâshif et plusieurs Mamlouks furent tués, et leurs têtes exposées publiquement au Caire.

A la nouvelle de cet échec, les Beys firent passer une partie de leurs forces sur la rive droite, et dans la nuit du 13 au 14 juillet 1810, ils attaquèrent, en même temps, la flottille et les troupes qui étaient campées à Sôl, dans la province de Giza. Le combat fut sanglant, et les Albanais, ne pouvant résister, se jetèrent dans les barques. Hassan Pacha et Abdin Bey, favorisés par la brise, gagnèrent Bani-Souef. Il y eut un grand nombre de morts que les Mamlouks jetèrent dans le Nil, dans l'intention de porter l'effroi au Caire.

Une partie de la maison de Shahin Bey avait refusé de prendre part à ce combat, et s'était séparée de lui. Ils écrivirent de Toura à Mohammad Ali, en lui demandant une sauvegarde. Il leur envoya Moustafa Kâshif Morali, sous les auspices duquel ils entrèrent au Caire. La défection de ce corps, qui était composé de 4 Beys, 16 Kâshifs et 200 Mamlouks, fut nuisible à leur parti; Mohammad Ali les traita bien, et leur donna 200 bourses (L. E. 1.000).

Après le combat de Giza, les Beys se retirèrent au Pont d'El Lahoun. Mohammad Ali fit de grands préparatifs pour marcher contre eux, et le 28 juillet 1810, il leva son camp, et partit pour Bani-Souef avec 1.500 hommes d'infanterie et 2.000 de cavalerie. De là, il s'avança et attaqua

les Mamlouks au Pont d'El Lahoun, et les mit en déroute après une faible résistance. Ils se retirèrent à El Bahnassa, laissant le Fayoum à sa merci. Mohammad Ali les poursuivit, et remporta sur eux un succès marqué, au village de Badraman, dans la Province d'Assiout; après quoi, les Mamlouks se retirèrent plus au Sud, dans la Province de Giza. Toutefois, Youssef Bey Diab, Ahmad Bey et Moustafa Bey, de la maison d'Alfi Bey, obtinrent une sauve-garde de Mohammad Ali et vinrent au Caire avec leurs mamlouks.

Mohammad Ali, une fois rentré au Caire, travailla en tous sens à les désunir. Il envoya, par l'entremise de Hassan Pacha, Soliman Bey El Baouâb, pour leur proposer la paix. Les Mamlouks de la maison d'Alfi Bey, oubliant les dernières recommandations de leur maître mourant, écoutèrent des promesses qui flattaient leur ambition. Shahin Bey, leur chef, se laissa séduire. Il quitta ses compagnons et se présenta avec toute sa maison devant Mohammad Ali. Les cadeaux et les présents l'accueillirent durant les premiers jours de son arrivée, et il alla habiter, près de la Place de l'Ezbékia, une belle maison qu'on lui avait préparée.

Après avoir été battus à Badraman, les Mamlouks s'étaient retirés vers les dernières provinces de la Haute-Égypte. Ils levaient des contributions autour de Kena. Ahmad Agha Lâz, le Gouverneur de la Province, résolut de les combattre; il les attaqua, et les refoula dans la Province d'Esna, au nombre d'un millier environ. La moitié se fixa dans cette province, et l'autre moitié, sous les ordres de deux de leurs plus anciens chefs, Ibrahim Bey El Kebir, l'ancien compagnon de Mourad Bey, et Osman Bey Hassan, ne se crut en sûreté qu'en se retirant au-delà des Cataractes d'Assouan. Donc, à la veille du massacre de la Citadelle, les Mamlouks étaient divisés en trois corps principaux, les deux que nous venons de citer, et le troisième, qui représentait l'ancienne maison d'Alfi Bey, sous les ordres de Shahin Bey, avait été séduit par les négociations de Mohammad Ali, et se trouvait au Caire. Ce fut lui qui subit le fameux massacre du 1^{er} mars 1811.

LE MASSACRE.

On sait que Mohammad Ali saisit l'occasion du départ de son fils, Tousoun Pacha, comme Chef de l'Expédition des Wahabiyas, pour convoquer

tous les principaux personnages du Caire, afin de participer aux jouissances qui allaient avoir lieu, à l'occasion de ce départ, et au cortège qui allait se former à la Citadelle, pour traverser la ville et se rendre au Camp qui avait été établi près de Birkat El Hag (Lac des Pèlerins). Comme les Beys Mamlouks allaient être naturellement convoqués aussi, Mohammad Ali saisit cette occasion pour mettre à exécution le plan qu'il projetait depuis longtemps, et qui était la destruction de cette Milice. Les seules personnes qui furent mises dans sa confiance et auxquelles il fit part de son projet, furent Hassan Pacha, Sâlih Kog et le Katkhoda. Le secret fut admirablement gardé, car, si les Beys avaient eu le moindre vent de la chose, avec leur caractère soupçonneux envers Mohammad Ali, ils se seraient certainement abstenus de se présenter à la Citadelle. Ibrahim Agha, le Chef Eunuque du Sultan, qui était arrivé au Caire, quelque temps auparavant, avec une mission de son maître pour Mohammad Ali, pour presser son expédition contre les Wahabiyas, ne fut mis au courant du projet que le matin même de l'évènement.

Le jour choisi fut le Vendredi, 5 safar 1226, 1^{er} mars 1811. Le matin, les invités, y compris les Beys, montèrent à la Citadelle et furent reçus par Mohammad Ali, qui leur fit offrir le café et s'entretint avec eux de la façon la plus cordiale. Puis, le moment venu, le signal du départ fut donné, et le cortège se forma de la façon convenue. Lorsque la partie du cortège qui était en tête, en avant des Mamlouks, lesquels avaient été placés au milieu, eut passé le Bab El Azab, Salih Kog ordonna de fermer cette porte, en fit comprendre à ses hommes, qui étaient devant les Mamlouks, de se retourner et de faire feu sur eux. Les Mamlouks, à ce moment-là, comprirent qu'ils étaient tombés dans un piège, mais c'était trop tard; ils voulurent rebrousser chemin, mais, par suite de l'étroitesse du chemin, qui était dominé de chaque côté par des hauteurs, ils ne purent le faire, d'autant plus que les soldats qui étaient à leur suite avaient ouvert le feu sur eux aussi, de même que ceux qui se trouvaient postés sur les hauteurs, des deux côtés, et qui avaient été mis au courant de ce qui était désiré.

On peut facilement se rendre compte de ce qui arriva de cette cavalerie, placée dans un bas-fond étroit, et fusillée des quatre côtés. Le carnage fut complet, et des 470 qui montèrent à la Citadelle, y compris Shahin Bey,

leur Chef, et Soliman Bey El Baouâb, pas un n'échappa. Ordre fut ensuite donné de tuer tous ceux qui étaient en ville et dans les provinces. Un massacre général eut lieu, où beaucoup d'innocents perdirent la vie. L'ordre ne fut rétabli dans le Caire que le lendemain, par Mohammad Ali lui-même, qui descendit en ville, et fit exécuter plusieurs pillards.

Le 9 safar 1226, 5 mars 1811, Mohammad Ali écrivit à la Sublime Porte pour lui annoncer le fait, en lui envoyant les têtes des principaux Beys qui avaient été tués dans le guet-apens.

Ce corps des Mamlouks exterminé, je passe maintenant au récit de ce qui arriva à celui qui se trouvait dans la Haute-Égypte, ainsi qu'à celui qui stationnait au-delà des Cataractes d'Assouan.

APRÈS LE MASSACRE.

Après le massacre de la Citadelle, Mohammad Ali envoya son fils, Ibrahim Pacha, en avril 1812, dans la Haute-Égypte, afin d'y lever des contributions et poursuivre les Mamlouks qui s'y trouvaient. En apprenant son arrivée, le corps qui se trouvait à Esna, au nombre d'environ 500, se réfugia dans les montagnes habitées par les Arabes Ababdas et Bishariyas, où tous leurs chevaux moururent faute de nourriture, et où les plus riches Beys furent obligés de dépenser leur dernier centime pour nourrir leurs troupes avec des provisions que les Arabes leur vendaient à des prix exorbitants. Privés ainsi de tous les comforts et luxes de l'Égypte, auxquels ils avaient été habitués dès leur enfance, Ibrahim Pacha crut le moment favorable de les prendre au piège, comme son père avait fait à leurs frères, au Caire. Avec cette intention, il entra en négociations avec eux et leur envoya des promesses du sauf-conduit s'ils descendaient de la montagne. Bien qu'ils eussent parfaitement connaissance du massacre qui avait eu lieu l'année précédente (1811), plus de 400 Mamlouks, ayant à leur tête plusieurs Beys, acceptèrent l'offre illusoire qui leur était faite, et descendirent en petits détachements des montagnes. Ils furent dépouillés en route par les guides infidèles, ce qui fait qu'à l'exception d'une trentaine environ d'entre eux, le tout arriva au camp d'Ibrahim Pacha, près d'Esna, dans un état de nudité parfaite. Après que les différents détachements se furent rejoints, et qu'on se fut assuré qu'aucun autre n'allait les rejoindre, le

signal du carnage fut donné, et le tout, avec environ 200 esclaves noirs, fut massacré sans merci dans une nuit. Deux Mamlouks Français, seulement, furent sauvés par l'intermédiaire du Médecin d'Ibrahim Pacha.

Après cela, des troupes furent envoyées contre le corps des Mamlouks qui, au nombre d'environ 500, sous les ordres de leurs plus anciens chefs, Ibrahim Bey El Kebir et Osman Bey Hassan, s'étaient retirés au-delà des Cataractes d'Assouan, à Kirsha, dont les alentours furent ruinés par eux, et le peu qu'ils laissèrent derrière eux, après leur retraite devant les troupes d'Ibrahim Pacha, fut consommé par ces dernières. Un peu plus au Sud, au village de Koshtamna, eut lieu un combat entre les troupes et les Mamlouks, dans lequel ces derniers furent battus. Ils se retirèrent alors dans le Désert Oriental, aux puits de Haimar, près de Korosko, en se réclamant de l'hospitalité des Arabes Ababdas, qui les reçurent dans leurs camps, mais employèrent tous les moyens à leur disposition pour entrer en possession de tout ce que les Mamlouks possédaient. Les provisions leur furent vendues à des prix exorbitants, et comme l'eau d'une source ou d'un puits n'était pas suffisante, pendant une longue durée, pour un si grand détachement, les Mamlouks furent obligés de se fier à leurs guides Ababdas pour les mener d'un endroit à l'autre. Dans ces parcours, les Ababdas les menaient par des routes détournées, afin de leur allonger les distances et leur vendre les outres d'eau à des prix exorbitants. Le manque d'eau fut aussi la cause de la mort de plusieurs d'entre eux.

Pendant ce séjour aux puits de Haimar, les Mamlouks ordonnèrent à tous leurs domestiques et suivants inutiles de retourner en Égypte. Ceux-ci formèrent une caravane et partirent sous la conduite de plusieurs Ababdas qui disparurent la nuit avant d'arriver au Nil. Le lendemain matin, ils furent assaillis par un grand corps d'Ababdas qui les dépouilla de tout ce qu'ils avaient, et c'est dans cet état qu'ils continuèrent leur chemin pour rentrer en Égypte. L'excuse des Ababdas pour cette abominable trahison, ainsi que pour les meurtres et pillages des Mamlouks isolés, était, disaient-ils, qu'ils usaient de représailles contre les Mamlouks, lesquels, d'après eux, étaient indignes de la bonne foi et de l'hospitalité qu'on leur accordait, par le fait qu'ils abattaient leur bétail et se permettaient des libertés avec leurs femmes.

Lorsque les troupes envoyées à leur poursuite se retirèrent à Assouan, les Mamlouks descendirent au bord du Nil; quelques-uns d'entre eux se rendirent à Assouan pour se soumettre aux troupes qui s'y trouvaient, et on les traita de la même manière que les autres, précédemment; ils furent décapités. Les autres, une fois sur les bords du fleuve, le passèrent à gué avec leurs femmes et leurs bagages, car il était très bas, cette année-là, 1812. La plupart d'entre eux continuèrent leur route vers le Sud, en suivant la rive Ouest du fleuve, pillant sur leur chemin les villages de Derr, d'abord, et ensuite celui d'Ibrim.

Le Château d'Ibrim, avec son territoire, qui commençait à une demi-heure de Derr, et s'étendait aussi loin que Toshki, était en possession de l'Agha d'Ibrim, qui était indépendant des Gouverneurs de la Nubie. Les habitants étaient exemptés de taxes, et, ne payant rien à leur Agha, avaient acquis, au courant des années, par la vente annuelle de leurs dattes, une grande prospérité en argent et en bétail; mais les Mamlouks, dans leur retraite, détruisirent en quelques semaines les fruits d'un siècle. Ils prirent du Wadi Ibrim environ 1.200 vaches, tous les moutons et les chèvres, emprisonnèrent les gens les plus respectables, pour la rançon desquels ils reçurent plus de 100.000 talaris espagnols (L. E. 23.000) et, à leur départ, mirent l'Agha à mort, après avoir mangé ou détruit toutes les provisions qui leur tombèrent sous la main. Cette scène de pillage fut suivie par une famine terrible.

Legh, dans son ouvrage (p. 165 et 166), nous dit que lorsqu'il traversa Ibrim, l'année suivante, 1813, la destruction en était complète. Partie de la population avait été enlevée par les Mamlouks, et partie s'était retirée à Derr. Après Ibrim, ce fut le tour des villages de Wadi Halfa, Sukkot et Mahass.

Les grands Beys de ce corps, avec leurs Mamlouks, coupèrent le chemin à travers le Désert Occidental, et les deux corps se rejoignirent sur les bords du Nil, à Argo, une des principales places dans les États du Roi de Dongola, formant environ 450 Mamlouks blancs et autant d'esclaves noirs armés de sabres et de lances. Plusieurs d'entre eux ne se rendirent pas à Dongola, mais traversèrent le Désert entre Korosko et Abou Hamad, pour se fixer à Berber, et un d'eux, Selim Bey El Tawil, habita pendant plusieurs mois la maison qu'occupait plus tard Burckhardt. Le Sheikh de

Berber, ayant peur des Mamlouks, se comporta envers ce Bey sous les apparences de la plus grande générosité et amitié.

Après le départ des Mamlouks pour Dongola, deux de leurs Beys, Ibrahim Bey El Gazayirli et Osman Bey Bouhanes, furent laissés dans les montagnes de l'Est, afin d'être aussi près que possible de l'Égypte, dans le cas où un changement s'y opérerait qui leur permettrait d'y retourner; mais, après quelque temps, aucun indice favorable n'ayant apparu, par suite du manque absolu de tout, ils se virent obligés, avec 5 femmes et 2 domestiques, dont l'un de Brousse, de rejoindre leurs frères à Dongola. Tout leur argent et les objets de valeur qu'ils possédaient leur furent extorqués par les Arabes, comme prix de provisions. Leurs chevaux étaient morts, leurs Mamelouks les avaient désertés, leurs vêtements étaient en lambeaux, et c'est dans cet état qu'ils abandonnèrent, momentanément, car ils n'avaient pas perdu tout espoir d'un retour offensif, toute idée de reconquérir l'Égypte; et, quittant leur retraite, ils prirent la route de Dongola.

Un Highlander Ecossais, qui avait été fait prisonnier dans le combat, près de Rosette, en 1807, avec l'Armée Britannique, et qui s'était joint aux Mamlouks, à leur arrivée à Dongola, les quitta et rentra au Caire, en passant à travers la Nubie et la Haute-Égypte, malgré les espions de Mohammad Ali.

Dongola étant seulement à une quinzaine de jours de Sawakin, quelques appréhensions avaient été entretenues sur la possibilité d'une alliance des Mamlouks avec les Wahabiyas, en Arabie, contre leur ennemi commun, Mohammad Ali. Un de leurs Kâshifs, Hassan Gohar Kâshif, était passé par Sawakin, en route pour la Mecque, en 1812, alors que le Shérif Ghalib était maître de Djedda, et il était bien connu qu'il avait eu plusieurs conférences avec Ibn Saoud, le Chef Wahabi, en vue de conclure une alliance, mais avait échoué.

Arrivés à Argo, les Beys n'y restèrent pas, mais continuèrent leur route un peu plus au Sud, et se fixèrent au village de Maraka, actuellement le Nouveau Dongola ou Dongola El 'Ordi. Ils bâtirent un grand mur autour de leur ville, particulièrement solide du côté du désert, pour la protection de leur bétail contre les incursions des Arabes. Plusieurs parmi les grands Beys s'établirent dans des demeures séparées, entourées de murs.

Lorsque les Mamlouks arrivèrent à Dongola, ils furent reçus par le Grand Sheikh des Shayikiyas, Mahmoud Aladelnab, avec l'hospitalité habituelle de cette tribu; et comme ils lui déclarèrent que leur intention était de se fixer au Sennar, il leur fit des présents considérables en esclaves, chevaux, chameaux et provisions. Toutefois, ces traîtres fugitifs avaient à peine fait un séjour d'un mois, lorsque, sur un faible prétexte, ils tuèrent leur bienfaiteur, avec plusieurs de ses suivants; puis se répandant dans le pays, pillèrent les propriétés des Shayikiyas et saisirent les revenus. Dans cet état de choses, un des chefs locaux de tribus se joignit aux Mamlouks contre les Shayikiyas, tandis que son frère se rendit en Égypte, chez Mohammad Ali, afin d'y chercher une aide en hommes et en armes. Depuis cette époque, les Mamlouks furent en guerre continuelle avec les Shayikiyas, et plusieurs individus des deux côtés perdirent la vie. Pendant l'été de 1812, plusieurs d'entre eux moururent d'une fièvre putride qui y sévissait régulièrement pendant la saison chaude et enlevait nombre de ses habitants.

En janvier 1813, les Mamlouks, avec toutes leurs forces, firent une expédition vers Merawi; plusieurs combats eurent lieu dans lesquels ils perdirent 50 des leurs, et leurs adversaires 150. Les Mamlouks capturèrent quelques esclaves et des chevaux; mais ayant été incapables de subjuguier les Shayikiyas, et fatigués d'une guerre harassante et stérile, ils se retirèrent de la partie méridionale de Dongola, pour se concentrer dans la partie septentrionale du pays. Pendant leur absence, au Sud, les Shayikiyas tombèrent sur les quelques suivants qu'ils avaient laissés à Argo et à Khandak, les tuèrent et pillèrent ce qu'il y avait de leurs propriétés. L'expédition de Merawi ne leur fut pas avantageuse.

Les Mamlouks, malgré leur complète déconfiture, n'avaient pas perdu tout espoir d'un retour offensif, et épiaient l'occasion d'un revers ou d'une faute de Mohammad Ali, pour pousser devant eux les hordes nubiennes dans la Vallée du Nil. Il fallait même toute l'autorité et la prudence des deux seuls anciens chefs qui leur restassent, Ibrahim Bey El Kebir et Osman Bey Hassan, pour les empêcher de tenter étourdiment la fortune des combats. Mais ces deux chefs leur furent enlevés coup sur coup, en 1813, et eurent, pour successeurs, Abd El Rahman Bey et Mohammad Bey Manfoukh. En faisant annoncer ces décès à Mohammad Ali, les Mamlouks son-

dèrent ses dispositions au sujet de leur rentrée en Égypte. Mohammad Ali accueillit très bien leur envoyé, lui fit donner cinq bourses (L. E. 25), et lui notifia les conditions suivantes, qu'il mettait à leur retour, étant bien stipulé que, s'ils manquaient à une seule, il agirait à leur égard comme il avait fait avec les autres :

1. Les Mamlouks ne pourront sortir du lieu qu'ils occupent actuellement, sans le prévenir, et il enverra quelqu'un pour diriger leur marche.

2. Une fois entrés sur le territoire égyptien, ils ne prendront rien de leur autorité privée, pas même une poule. Celui qui sera chargé de les accompagner, leur fournira tout ce qui leur sera nécessaire en vivres et en fourrages.

3. Ils n'auront point la faculté d'habiter aucun lieu séparément. Ils se rendront au Caire, où il leur sera donné les logements et un traitement convenable.

4. Tel d'entre eux, qui tient encore des gens à sa suite, devra s'employer à son service. Ceux à qui l'âge ou les infirmités ne permettront point de se rendre utiles, jouiront paisiblement de leurs pensions.

5. Ils ne pourront non plus rien revendiquer de ce qui, autrefois, leur avait appartenu.

Comme on le pense bien, les Mamlouks préférèrent encore leur vie agreste et indépendante qu'ils menaient dans leur exil, à la dure sujétion qui leur était offerte, et ne donnèrent pas suite à ces propositions.

Néanmoins, il était visible, d'après certains symptômes, qu'en dépit de leur éloignement et du petit nombre auquel ils étaient réduits, ils troublaient encore le repos de Mohammed Ali. Depuis qu'ils s'étaient retirés à Dongola, il avait interdit la vente de la poudre dans la Haute-Égypte, afin de couper les munitions de ses ennemis, qui payaient, à Dongola, un esclave pour chaque 6 douzaines de cartouches pour mousquets. Il s'efforça aussi de les isoler; il envoya des émissaires, en 1813, au Roi de Sennar; en 1814, au Roi de Gondar; afin de détourner ces Rois de prêter aucune aide à ses ennemis; et, en 1815, il fit décapiter au Caire le Chef

d'une tribu arabe de la Haute-Égypte dont le crime était d'avoir entretenu des relations amicales avec les Mamlouks. Les craintes de Mohammed Ali avaient peut-être quelque fondement, car il estimait que si une occasion se présentait, ils essaieraient de reconquérir leur situation perdue. Il ne se trompait pas en cela, car, Legh (p. 167) nous dit qu'un de leurs principaux chefs, Osman Bey El Bardissi, avait prêté le serment de ne jamais se couper les cheveux ou de se raser la barbe avant de rentrer triomphalement au Caire.

Dans leur exil, les Mamlouks furent obligés, par nécessité, de mettre de côté leurs anciennes habitudes de magnificence extérieure, et de se donner à l'agriculture. Ils devinrent aussi possesseurs de grandes quantités de bétail, et de quelques grands bateaux de commerce sur le Nil. Ils introduisirent de nouvelles pratiques agricoles qui démontrèrent la supériorité des systèmes qu'ils employèrent sur ceux qui existaient avant leur arrivée.

C'est dans cette situation que l'Expédition du Soudan vint les trouver.

EXPÉDITION DU SOUDAN.

L'Expédition du Soudan entreprise par Mohammad Ali, avait cinq buts :

1. Pour avoir le contrôle du fleuve qui donne la vie à l'Égypte, ainsi que nous le prouve les expéditions qu'il fit partir pour la découverte de ses sources, sous d'Arnaud Bey et le Major Selim Effendi, une fois la conquête faite.
2. Pour se débarrasser des Albanais, qui étaient une soldatesque turbulente et qui troublait, plutôt que ne maintenait l'ordre public.
3. Pour recruter les nègres dont il avait besoin pour enrôler dans la nouvelle armée régulière qu'il comptait former.
4. Pour obtenir une nouvelle source de richesse par l'exploitation des gisements aurifères qu'on disait exister au Soudan.
5. Pour se débarrasser des Mamlouks qui se trouvaient à Dongola, lesquels, n'étant pas cependant très puissants, pouvaient, dans un moment où il aurait éprouvé quelques revers, lui causer des ennuis sérieux.

L'expédition partit du Caire le 20 juillet 1820, sous les ordres d'Ismail Pacha, troisième fils de Mohammad Ali, et qui perdit la vie au cours de la campagne.

Lorsque l'armée passa les Cataractes d'Assouan, une reconnaissance de 500 cavaliers, sous les ordres du Defterdar Mohammad Bey, fut envoyée en avant jusqu'à la frontière de Dongola. A ce moment-là, d'après le récit de ceux que le Major Denham (p. 40) rencontra sur la route de Mourzouk à Tripoli, leur nombre se montait à 350. Instruits des préparatifs de l'expédition et de la marche de l'armée, ils traversèrent le Désert de Bayouda et arrivèrent devant Shendi, le Chef de laquelle ville leur enjoignit d'abord de camper en dehors des murs de la place. Puis, à la nouvelle des victoires d'Ismail Pacha sur les Shayikiyas; il leur ordonna de quitter. Vingt-cinq d'entre eux se rendirent à Berber, où était arrivé Ismail Pacha pour se mettre sous sa protection et implorer la clémence de Mohammad Ali. Ismail Pacha les reçut avec bonté, leur donna à chacun 2 bourses (P. T. 1.000) pour leurs frais de voyage au Caire, ainsi qu'une prière à son père de les laisser passer le reste de leur vie en tranquillité en Égypte. Ils se présentèrent devant Mohammad Ali vêtus de chemises blanches, afin de toucher sa miséricorde. Le fils d'Ali Bey El Fayoumi était avec eux et venait aussi demander protection pour son père. Mohammad Ali répondit qu'il l'accorderait à tous, excepté à Abd El Rahman Bey et Mohammad Bey Manfoukh. Il tint sa promesse, et ceux qui rentrèrent ne furent pas molestés. Le Divan Effendi d'Ismail Pacha fut chargé de porter à la connaissance de ceux qui étaient à Shendi la décision de Mohammad Ali, mais ils ne l'acceptèrent pas, et lorsque Ali Bey El Fayoumi voulut rentrer en Égypte, les autres Mamlouks se fâchèrent contre lui et le tuèrent.

Le reste des 350 Mamlouks se retira au Kordofan, et de là au Darfour, où on refusa de les recevoir. Cette aversion contre eux avait deux causes :

La première était la crainte de Mohammad Ali, qui avait des convoitises sur leur pays, et afin de ne pas lui donner une excuse pour se rendre chez eux.

La seconde, provenait de leurs propres agissements, car, sûrement les Darfouriens avaient entendu la façon dont ils traitaient ceux qui leur donnaient l'hospitalité. Ils en avaient d'ailleurs fait eux-mêmes l'expérience par

le fait du passage au Darfour de quelques-uns d'entre eux, et desquels on avait gardé un très mauvais souvenir.

En effet, Sheikh Mohammad, fils du Sheikh Omar El Tounsi, dans son *Voyage au Darfour* (p. 108-112), en 1218 de l'Hégire, 1803 après Jésus-Christ, nous dit : que lorsque l'armée française sous le Général Bonaparte, s'empara du Caire, et que les Mamlouks s'en furent éloignés, un d'eux, nommé Zawâna, qui était un des Kâshifs de Mourad Bey, se rendit au Darfour. Il avait avec lui dix autres Mamlouks, des bagages considérables, des chameaux, des domestiques, un cuisinier, un farrash et des saïs, ainsi qu'un canon et un obusier.

A son arrivée au Darfour, il fut accueilli avec bienveillance par le Sultan Abd El Rahman, qui lui donna une demeure convenable, et un revenu assez élevé, ainsi que de nombreux esclaves. Il demanda au Sultan la permission de se bâtir une maison comme celles du Caire, ce qui lui fut accordé. Zawâna se mit à l'œuvre et se fit une maison d'assez belle apparence, qu'il entoura d'un mur de défense d'une épaisseur extraordinaire et auquel il pratiqua deux embrasures dirigées vers la demeure du Sultan; à l'une il plaça le canon, et à l'autre l'obusier. Cette maison dominait tellement le palais que Zawâna, de chez lui, pouvait facilement voir le Sultan entrer et sortir.

Le mauvais esprit de ce Mamlouk lui suggéra la folie de tuer le Sultan, et de s'emparer du Darfour en lui tirant un coup de canon à mitraille en sortant ou en rentrant. Cependant, Zawâna craignit qu'après avoir accompli son projet, les hauts dignitaires et les habitants ne refusassent de lui obéir; il imagina un expédient préparatoire et alla, en conséquence, trouver un ancien vizir, le Fakih El Tayib Wad Moustafa, lui découvrit son secret en lui faisant jurer de ne rien dévoiler. Comme ce Fakih avait une sœur qui avait épousé l'ex-Sultan, duquel elle avait eu un fils, Zawâna lui proposa de mettre son neveu sur le trône une fois le meurtre accompli. Le Fakih accepta, mais lui fit savoir que pour la réussite il fallait aussi faire entrer dans le complot des personnages élevés qui avaient des troupes sous leurs ordres. Zawâna accepta et le chargea de la chose.

Le Fakih travailla aussitôt à se gagner des partisans; il les amenait au Kâshif, qui leur donnait des présents, et les faisait jurer d'embrasser son projet en gardant le secret. Un bon nombre d'individus furent ainsi intro-

duits dans la conspiration. Cependant, l'un d'eux alla prévenir le Sultan, qui lui ordonna de continuer à travailler avec les conspirateurs en le prévenant de ce qui se passait.

Le lendemain même, Zawâna alla rendre visite au Sultan, qui le reçut avec plus d'égards que d'habitude et lui fit cadeau de 100 esclaves mâles, 100 jeunes filles, 100 chamelles, 100 jarres de miel et 100 charges de doukhn. Il le revêtit ensuite d'un cachemire et d'une pièce de drap rouge, lui ceignit un sabre et lui donna un cheval avec une selle garnie en or. Le Kâshif s'en retourna chez lui ravi et crut à la réussite de son projet.

Le soir du même jour, le Sultan fit appeler un de ses vizirs et lui ordonna, aussitôt qu'il verrait Zawâna entrer au palais, de se rendre à sa maison avec ses soldats et de s'emparer de tout ce qui s'y trouverait. Il fit appeler alors le Kâshif, qui arriva immédiatement, et qui fut reçu avec la plus grande politesse. Après avoir veillé assez loin dans la nuit, le Sultan disant qu'il avait faim, se fit apporter un mouton rôti, non coupé. On demanda un couteau, mais comme il avait été arrangé de n'en pas trouver, Zawâna tira son poignard et voulut découper, mais les assistant le lui prirent en lui disant que la bienséance ne leur permettait pas de lui laisser cette peine.

Le Sultan donna alors le signal et on s'empara de sa personne. Après lui avoir fait des reproches amers sur son ingratitude, il le fit égorger comme un mouton et la maison fut détruite complètement, sans qu'un seul vestige en restât. Tous ses complices furent aussi mis à mort graduellement, les uns après les autres.

On peut donc facilement comprendre pourquoi le séjour des Mamlouks n'était pas désiré des habitants du Darfour et de son Souverain.

Du Darfour les Mamlouks se rendirent à Wara, la capitale du Wadai, où certainement, pour les mêmes raisons qu'au Darfour, on refusa de les recevoir. Cependant, ils y restèrent quatre mois, pendant lesquels les habitants ne voulurent leur donner ni vivres pour eux, ni fourrages pour leurs chevaux. Ils furent obligés de les vendre et prirent des esclaves en échange, qu'ils vendirent également contre des plumes d'autruche. Tous alors, à l'exception de 26, se déterminèrent à marcher vers le Sud, mais ils changèrent ensuite d'idée et résolurent de recourir à leur ennemi même, et de

se rendre à l'armée de Mohammad Ali, dans l'espoir d'y obtenir du secours. Nous ignorons ce qui leur arriva, mais, dans le cas où ils seraient arrivés à destination, il est plus que probable qu'on les aurait laissés en paix, comme ceux qui les avaient devancés.

Les 26 qui étaient restés dans le Wadai, le quittèrent en mai 1822, et, suivant les traces des chameaux, atteignirent une caravane qui se rendait à Mourzouk, dans la Tripolitaine. Mais, en traversant le Borgou, un de leurs chevaux cassa une branche de dattier, et le peuple blessa un de leurs esclaves, ce qui engagea une dispute, que les Fezzanis de la caravane essayèrent en vain d'apaiser, et eurent à souffrir eux-mêmes de leur bienveillante intervention. Leur caravane fut suivie pendant cinq jours, et on leur tua 13 hommes ainsi que 20 Mamlouks qui succombèrent aussi dans cette affaire.

La caravane et les 6 Mamlouks restants poursuivirent leur route jusqu'à Mourzouk, et de là continuèrent leur voyage sur Tripoli. Ce fut entre ces deux localités que le Major Denham les rencontra le 2 octobre 1822. Il alla les visiter et les trouva fort misérables; ils lui firent un récit déplorable de leurs souffrances et qui est celui qui précède. Le Major nous dit qu'il y avait deux anciens Beys parmi eux; l'un nommé Mohammad Bey (Manfoukh), était encore jeune et causait avec feu; l'autre, Ali Bey, homme de 50 à 60 ans, paraissait abattu par la misère; ils étaient en route pour Tripoli, dans l'espoir d'obtenir de son Pacha de finir leurs jours dans ses états; depuis leur sortie d'Égypte ils avaient perdu 40.000 piastres.

Ils apprirent au Major que le Darfour pouvait fournir 100.000 combattants équipés avec de l'artillerie et des mortiers. Les Beys d'Égypte avaient jadis envoyé huit pièces de campagne au Roi de cette contrée; il en avait fait fondre d'autres, et ses soldats les manœuvraient aussi bien que les Égyptiens. Le peuple, bien qu'il n'avait rien à craindre dans le moment, redoutait Mohammad Ali, et désirait la paix; c'est ce qui avait déterminé le renvoi des Mamlouks.

Tel fut le récit que les 6 Mamlouks racontèrent au Major Denham, qui les quitta et continua son chemin. Arrivèrent-ils à Tripoli ou succombèrent-ils en route? Nous ne le savons pas. Mais, en admettant même qu'ils y soient arrivés, ils ont dû y finir leurs derniers jours d'une façon misérable.

Ainsi fut la triste fin de cette brillante cavalerie, la plus brillante au monde dans son genre, qui gouverna l'Égypte pendant plusieurs siècles et lui donna quelques grands Souverains.

OMAR TOUSSOUN.

BIBLIOGRAPHIE.

1. *Merveilles Biographiques et Historiques ou Chroniques*, du Sheikh ABD EL RAHMAN EL GABARTI, Le Caire, 1897.
2. *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, etc.*, par F. CAILLIAUD, Paris, 1827.
3. *Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammad Ali*, par F. MENGIN, Paris, 1823.
4. *Histoire de Mohammad Ali, Vice-Roi d'Égypte*, par P. MOURIEZ, Paris, 1855.
5. *Narrative of a Journey in Egypt*, by T. LEGH, Esq., London, 1817.
6. *Travels in Nubia*, by the late J. L. BURCKHARDT, London, 1819.
7. *A Narrative of the Expedition to Dongola and Sennar*, by an American in the service of the Viceroy, London, 1822.
8. *Voyages et Découvertes dans le Nord et les parties Centrales de l'Afrique*, par le Major DENHAM, Paris, 1826.
9. *Le Soudan égyptien sous Mohammad Ali*, par H. DÉHÉRAIN, Paris, 1898.
10. *Histoire scientifique et militaire de l'Expédition française en Égypte*, depuis le départ des Français et sous le règne de Mohammad Ali, Paris, 1830-1834.
11. *Journal of a Visit to some parts of Ethiopia*, by George Waddington, Esq., London, 1822.